

Le cinéma polonais en 1966

Jerzy Toeplitz

Number 49, April 1967

Cinéma et Terre des hommes IV

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Toeplitz, J. (1967). Le cinéma polonais en 1966. *Séquences*, (49), 10–15.



Le Pharaon, de Jerzy Kawalerowicz

LE CINÉMA POLONAIS en 1966

Jerzy Toeplitz

C'est sans doute une mauvaise habitude pour un historien du cinéma de voir les choses dans une certaine perspective. En devenant critique et en parlant de l'actualité, il éprouve un besoin de recul pour pouvoir porter des jugements équitables. Combien de fois n'a-t-on pas revalorisé des films qui, la première fois, passèrent inaperçus ? Les futurs historiens du cinéma polonais découvriront peut-être, dans la production de 1966, des films intéressants que j'aurai ignorés. Que les lecteurs de *Séquences* me pardonnent car mon propos est fort limité. Je voudrais leur présenter un aperçu général des courants artistiques et des tendances qui caractérisent actuellement le cinéma polonais.

1. Des superproductions

Au mois de juillet 1966, le Grand Prix de l'État fut attribué au film *Le Pharaon*, de Jerry Kawalerowicz. Ce film, tourné en couleur et en cinémascope, d'une durée de trois heures et demie, appartient à la catégorie des "géants du cinéma." En Pologne, la série de productions

gigantesques commença, il y a sept ans, avec le film d'Alexandre Ford, *Les Chevaliers teutoniques*. En 1965, Andrzej Wajda présenta au public un grand film historique, en blanc et noir, *Cendres*. Kawalerowicz suit donc l'exemple donné par Ford et Wajda.

À l'étranger, on pose souvent cette question : Pourquoi la Pologne, avec un marché cinématographique plutôt restreint et avec une puissance productive limitée (25 à 30 films de long métrage par année), produit-elle des superproductions qui exigent de grandes ressources financières ? Et cette question est suivie d'une autre qui la complète : Pourquoi alors abandonner pour ces "géants" le style et le caractère tellement originaux des films traitant des problèmes actuels, films qui autrefois apportèrent au cinéma polonais une renommée internationale ? Essayons de répondre à ces questions et de donner les raisons de la naissance et de la popularité des trois superproductions de Ford, Wajda et de Kawalerowicz.

La raison principale, on la trouve dans les sources littéraires des trois films cités. Tous les trois sont des adaptations d'oeuvres classiques de la littérature polonaise. *Les Chevaliers teutoniques* est un roman d'Henryk Sienkiewicz, *Cendres* est un roman de Stefan Zeromski et

Jerzy Toeplitz est recteur de l'Ecole des hautes études théâtrales et cinématographiques, à Lodz, président de la Fédération internationale des archives du film et l'auteur d'une *Histoire de l'art cinématographique*, en 4 volumes.

Le Pharaon, un roman de Boleslaw Prus. Le public polonais, comme le public de tous les pays du monde d'ailleurs, aime voir sur l'écran la vision cinématographique de pages lues et relues maintes fois. Même si le spectateur n'est pas d'accord avec la transposition du livre en images filmiques, il rêve de trouver sur l'écran les héros créés par des écrivains. Et qui mieux que des cinéastes polonais, pouvaient réussir des adaptations des oeuvres classiques de la littérature polonaise ? Personne, si on excepte *Quo vadis* d'Henryk Sienkiewicz, sujet préféré des Italiens et des Américains.

De plus, chaque metteur en scène (ou plusieurs) cherche, une fois au moins, à essayer un nouveau genre. La superproduction est une grande aventure qui tente beaucoup de cinéastes. Est-il si étonnant qu'Andrzej Wajda et Jerzy Kawalerowicz, après des drames intimes, après les succès mondiaux de *Cendres et diamant* et de *Mère Jeanne des Anges*, aient cherché à faire autre chose ? Et ainsi prouver qu'ils étaient capables de réaliser des films intéressants absolument différents de leurs oeuvres antérieures.

Enfin—et c'est la raison la plus importante—Wajda et Kawalerowicz cherchaient à faire quelque chose qui semblait impossible à première vue : unir la forme du grand spectacle à un contenu sé-

rieux en tournant un grand film historique d'un intérêt contemporain. Voilà le principe de *Cendres* de Wajda où l'auteur de *Kanal*, de *Cendres et diamant* et de *Lotna* parle encore une fois du romantisme et de l'héroïsme polonais. Les guerres napoléoniennes servent de toile de fond historique pour discuter les problèmes toujours actuels du patriotisme et de la tradition nationale.

Le Pharaon, roman de Boleslaw Prus, écrivain de la fin du XIX^e siècle, traite d'un monarque égyptien fictif, inexistant, Ramsès le treizième. L'auteur présente le mécanisme intérieur du gouvernement, la lutte pour gagner le pouvoir menée contre le pharaon par la hiérarchie des prêtres. Le sujet semble très lointain de la vie actuelle polonaise, mais, en vérité, les problèmes du pouvoir ne perdent jamais de leur actualité. De plus, la reconstruction de l'ancienne Egypte est faite d'une manière admirable par un metteur en scène qui possède un goût exquis des valeurs plastiques et surtout le sens de la couleur. *Le Pharaon* fut moins populaire en Pologne que *Cendres* de Wajda. Cette réaction est sans doute normale. L'ancienne Egypte intéresse moins les spectateurs d'aujourd'hui que la tradition des guerres de Napoléon, toujours vive en Pologne. À l'étranger, le film

La Barrière,
de
Jerzy
Skolimowski



de Kawalerowicz fut apprécié à la fois par la critique et le public. La nomination de *Pharaon* pour un Oscar américain en est la meilleure preuve.

2. De jeunes auteurs

Ford, Wajda, Kawalerowicz sont des cinéastes chevronnés. Parmi les jeunes qui commencent leur "marche vers les étoiles", il faut nommer, en premier lieu, Jerzy Skolimowski, l'auteur de trois films, dont le troisième, *La Barrière*, fut couronné au Festival de Bergame, en 1966, obtenant le Grand Prix pour le meilleur film d'auteur. Les deux films précédents de Skolimowski, *Signes particuliers-néant* et *Walk-over* ont suscité, en 1964 et en 1965, de vives réactions et de longues discussions.

Skolimowski appartient à la jeune garde du cinéma polonais. Il a terminé récemment ses études à l'École des hautes études cinématographiques de Lodz. Son premier film, *Signes particuliers - néant*, fut tourné à l'école même et présenté au Festival de films des étudiants. Ce fut une révélation. Mais *La Barrière* divisa les spectateurs. D'un côté, s'élevèrent des voix pleines d'enthousiasme, de l'autre, des critiques fort sévères. Le film est remarquable et le Grand Prix de Bergame est entièrement justifié.

Skolimowski représente la jeunesse polonaise d'après guerre. Cette génération de jeunes qui n'a pas connu les terreurs de l'occupation hitlérienne est plus préoccupée du présent et du futur que du

passé. Si les jeunes paraissent indisciplinés, anarchisants, même cyniques parfois, ils n'en sont pas moins sérieux et, comme tous les Polonais, romantiques. Les héros de Skolimowski cherchent le juste chemin; ils tâchent d'organiser leur vie d'une façon raisonnable. Sans doute, ils commettent des erreurs car ils n'agissent pas toujours avec assez de bon sens. Mais ils sont jeunes et vrais.

Dans *La Barrière*, Skolimowski témoigne de sa puissance créatrice et de son imagination à la fois plastique, littéraire et cinématographique. Son film est presque trop riche. Le spectateur a l'impression que le metteur en scène (qui est aussi le scénariste) cherche à l'épater en lui faisant découvrir diverses facettes de son talent. Le film s'égaré dans le baroque mais reprend le rythme de la narration et retrouve vite son équilibre. N'oublions pas que Skolimowski est également acteur mais il a renoncé à jouer le rôle principal dans *La Barrière*. D'ailleurs, il fait preuve ici d'une excellente direction d'acteurs professionnels.

Voilà les deux pôles du cinéma polonais de 1966 : *Le Pharaon* et *La Barrière*. Et entre ces deux pôles, que trouve-t-on ? Parmi les jeunes, deux personnalités intéressantes : Janusz Majewski et Henryk Kluba. Majewski est connu depuis quel-

ques années comme metteur en scène de films documentaires et de courts métrages de fiction pour la télévision. Il a fait ses débuts dans le film de fiction avec une comédie de moeurs, *Le Locataire*. Le film raconte avec beaucoup d'humour les péripéties d'un jeune homme vivant entouré de plusieurs femmes, dans une villa.

Après avoir travaillé pendant quelques années comme assistant, Henryk Kluba débuta en 1966 avec un film ambitieux : *Le Maigre et les autres*. "Le Maigre", c'est l'appellation donnée au chef d'une brigade d'ouvriers qui construisent un grand barrage. Le sujet offrait de nombreuses difficultés surtout après les mauvaises expériences des années '50 dans lesquelles presque tous les efforts pour créer des héros (ouvriers) positifs furent vains. Mais Kluba parvint à surmonter les obstacles et à réaliser un film humain et vrai : ni moralisateur, ni didactique. Pour un débutant, il faisait preuve d'une réelle maîtrise, remarquable par le sens du rythme et la beauté des images.

Avec Wojciech Has, metteur en scène du film, *Les Codés*, nous revenons aux thèmes traditionnels du cinéma polonais : la guerre et l'occupation hitlérienne. Mais nous y revenons d'une nouvelle manière. En effet, l'action du film se situe de nos jours et seuls les souvenirs

nous ramènent dans le passé. Un homme d'une cinquantaine d'année revient en Pologne pour découvrir le secret de la mort de son garçon de dix ans. Comme il a vécu en Angleterre durant la guerre, il ne peut pas saisir ce que furent les années cruelles de son pays. Il lui semble que les gens en parlant utilisent un "code" qu'il ne comprend pas. C'est pourquoi toutes les explications données au sujet de la mort de son fils lui paraissent invraisemblables. Cette recherche du temps perdu, cette tentative de renouer les liens brisés avec son fils aîné et sa femme atteignent à la fois une force dramatique et tragique. Le rôle du père est tenu par Jan Kreczmar, excellent acteur théâtral qui, pour la première fois, donne une grande création cinématographique. Le rôle du fils aîné est peut-être le meilleur de la carrière cruellement interrompue par la

mort tragique du regretté Zbigniew Cybulski, héros de *Cendres et diamant*, de Wajda.

* * *

On parle et on écrit dans mon pays que le cinéma polonais traverse une période difficile. Est-ce vrai ? Oui et non. Oui, parce que le nombre des mauvais films ou des films insignifiants est trop élevé. Non, car, parmi les vingt-huit films réalisés en 1966, surgissent un grand film de classe internationale: *Le Pharaon*, et une oeuvre fraîche, courageuse et originale, *La Barrière*. Et il faut rappeler les films de Majewski, de Kluba et de Has.

Le bilan de l'année 1966 n'est pas dépourvu de valeurs positives et les pronostics pour l'année 1967 restent encourageants. Je crois que nous pouvons attendre, de la vieille comme de la jeune garde, des films polonais intéressants.

Les Codes,
de
Wojciech
Has

